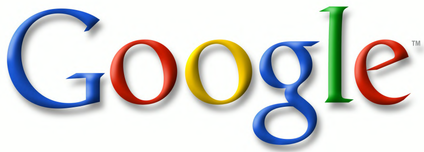
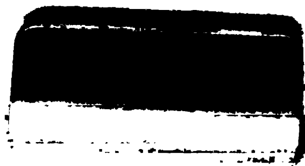




LES ORIGINES GRECQUES

DU STOÏCISME

PAR

Ch. HUIT

DOCTEUR ÈS LETTRES, LAURÉAT DE L'INSTITUT



PARIS

A. FONTEMOING, ÉDITEUR

Librairie des Écoles françaises d'Athènes et de Rome

4, RUE LE GOFF, 4

1900

LES ORIGINES GRECQUES DU STOÏCISME

I

Les différentes parties d'une civilisation, a dit Taine, forment entre elles des systèmes liés comme les différentes facultés de l'âme. Non moins que les grands artistes ou les grands poètes, les grands philosophes tiennent de leur sol et de leur race : c'est ainsi que Pythagore et Socrate, Platon et Aristote ont paru de tout temps personnifier de façon éclatante, chacun à sa manière, les côtés les plus élevés du génie hellénique. Mais parmi les écoles postérieures il en est une, l'école stoïcienne, qui semble donner un démenti à la règle : car à première vue, plusieurs de ses traits distinctifs contrastent étrangement avec l'image que nous nous faisons volontiers de l'esprit grec.

Et d'abord, inutile de rappeler que cette école a dû sa renommée pour une bonne part à ses exagérations et à ses paradoxes, tandis que le naturel hellénique est tout équilibre et toute mesure. Que devait penser un Athénien du IVe siècle en s'entendant dire à brûle-pourpoint : « La douleur n'est qu'un mot : la souffrance, si cuisante qu'elle puisse être, ne mérite qu'indifférence et mépris »? On lui avait appris sans doute qu'il est indigne d'un grand cœur

1. Les pages qu'on va lire sont, sauf quelques additions peu importantes, la reproduction d'un mémoire lu devant l'Académie des sciences morales de l'Institut de France, dans les séances des 14, 21 et 28 janvier 1899.

d'être vaincu et comme écrasé par l'affliction : mais qu'il y eût de la honte à se plaindre, même pour les plus infortunés, et que la vertu véritable eût pour première condition une impassibilité absolue, voilà ce que l'on s'était rarement avisé de lui persuader. Au reste , il se souvenait des drames qu'il avait tant de fois applaudis aux Lénéennes et aux Dionysies : il revoyait dans sa pensée Prométhée sur le Caucase, Philoctète à Lemnos, Hécube et Polyxène prisonnières d'Ulysse, et tant d'autres tragiques victimes exhalant leur désolation avec une vivacité éloquente et pathétique. Il n'avait qu'admiration, l'histoire en fait foi, pour ces héros d'Euripide, lesquels, en butte aux fureurs de la passion ou à la colère des Immortels, pleurent, s'irritent, se lamentent avec une prolixité presque maladive.

Et lorsque les mêmes philosophes lui disaient : « Toute compassion est une lâcheté, une bassesse, une infirmité de notre nature », il se rappelait l'autel élevé à la Pitié sur l'agora d'Athènes, Achille, le bouillant et inexorable Achille, se laissant toucher par les prières du vieux Priam, et son fils Néoptolème oubliant sa mission politique par sympathie pour le malheureux Philoctète. Comment n'eût-il pas tourné le dos aux inventeurs de cette psychologie nouvelle, aussi inexacte qu'inhumaine?

Ce n'est point tout encore, et voici par où l'école nouvelle devait à peu près infailliblement provoquer une surprise mêlée de répulsion. Ne prêche-t-elle pas bien haut une véritable mortification intérieure, le dédain de la fortune et de ses faveurs, l'effort opiniâtrément soutenu, la lutte de l'homme contre lui-même, la guerre sans relâche déclarée à tout ce qui en nous n'est pas docilement soumis au joug de la raison? Or, renoncer à sa nature, briser sa nature, le Grec, ennemi né de toute contrainte aussi bien intérieure qu'extérieure, n'y a jamais songé. L'ἀπάθεια lui répugne. Il réclamerait bien plutôt avec Alcibiade, ou avec le Calliclès du *Gorgias*, le droit absolu de développer à son

gré toutes ses énergies, de donner carrière à tous ses instincts : c'est au progrès de sa puissance et de son action sociale, non à la trempe rigide de sa vertu qu'il entend mesurer son mérite. Se combattre soi-même, se vaincre soi-même, et cela, s'il le faut, au prix d'une inflexible roideur, voilà un genre de triomphe qu'il n'a jamais ambitionné. L'austérité est étrangère à sa sagesse comme elle répugne à son tempérament. Ce qu'il apprécie, c'est une manière agréable et aisée de traverser la vie, où, sauf exceptions, il accorde au plaisir autant et plus de place qu'au devoir. Renan n'a considéré, c'est vrai, qu'un des aspects de l'histoire quand il nous a montré « un peuple de demi-dieux éternellement en fête » chez ces Hellènes « à qui il a été donné de remplir le monde de leurs chants, de l'animer de leur gaîté, de le parer de leur grâce et de leur sourire ». Il n'en est pas moins certain que le Grec, selon le mot de Gœthe, s'était fait de l'existence un beau rêve, aimant la joie d'autant plus que, grâce à sa distinction native, il excellait à en jouir sans y compromettre sa dignité. Il y a loin assurément d'Épicure à Pétrone, mais pour s'entourer volontiers des charmes de l'esprit ou de la brillante parure de l'art, la volupté ne régnait pas moins dans la vie privée, entraînant trop souvent à sa suite la légèreté et l'inconstance dans la vie publique. Après comme avant la conquête étrangère, le sol de l'Hellade sera pauvre en Catons et en Thraséas. En général, autant le Grec a de vénération pour ses héros, autant il se préoccupe peu de se hausser à leur taille. Ne parlez pas à Simonide d'une vertu parfaite, exempte des moindres défauts : il sait trop bien la distance qui sépare l'idéal du réel. « Je ne chercherai pas, dit-il, ce qui ne peut exister. »

Tout Athénien a la passion des sciences, de la poésie, de l'éloquence et des arts : études inutiles, soins superflus, réplique l'austère et inculte stoïcien. Chrysippe regardait comme perdu (et ses écrits en témoignent) le temps con-

sacré à la recherche de l'élégance et au souci de la composition. Le Grec attache du prix aux belles manières, au décorum extérieur : la sévérité stoïcienne dédaigne ce qu'elle traite de ridicule frivolité. Dans l'histoire du Portique, il faut, comme on l'a dit ingénieusement, attendre un Panétius pour que la vertu reprenne une forme humaine et redevienne sympathique en se relâchant de sa rigueur.

En fait, à Athènes, le système créé par Zénon et développé par Cléanthe et Chrysippe a soulevé tout d'abord une opposition prolongée, dont les poètes de la comédie moyenne et de la comédie nouvelle n'ont pas manqué de se faire l'écho. Un demi-siècle et plus lui a été nécessaire pour se faire une place au soleil à côté et en face du Lycée et de l'Académie.

Au contraire, entre l'idée stoïcienne et le caractère romain les affinités sont multiples et éclatantes : la patrie des Brutus et des Régulus, digne entre toutes d'être le berceau du stoïcisme, devait être le théâtre de sa plus libre expansion. Ne sont-ce pas des stoïciens « avant la lettre » que ces Romains des premiers siècles de la république, race dure au labeur, accoutumée aux privations, ignorante des jouissances de l'esprit aussi bien que de celles du corps ? Naturelle à Rome, l'expression fameuse *Fecunda virorum paupertas* eût étonné, presque scandalisé un Athénien. Quand Cicéron mettait les plus belles maximes du Portique dans la bouche du Caton [1] qu'il célèbre dans le *De senectute*, l'anachronisme, s'il y en a un, n'a choqué et ne pouvait choquer personne : la doctrine et l'homme étaient en parfait accord. Plus tard, le stoïcisme (disons-le à son honneur) ne sera pas seulement professé à Rome, il y sera pratiqué. En même temps qu'il envahit la poésie avec Virgile, Manilius, Lucain et Sénèque, l'histoire avec Tacite, le droit avec les plus éminents jurisconsultes, il pénètre

1. Qualifié dans le *Brutus* de « perfectissimus Stoicus ».

dans les mœurs, et jusque sous le despotisme d'un Néron et d'un Domitien, on voit de courageux citoyens fiers de jouer leur vie pour « recueillir les débris de l'irréparable naufrage des libertés publiques ». Encore une fois, de tels exemples se rencontrent-ils nombreux dans l'histoire politique de la Grèce?

II

Ainsi ce premier coup d'œil jeté sur les traits distinctifs de la civilisation grecque semble nous révéler dans le stoïcisme une doctrine d'importation étrangère, dont les tendances et les aspirations helléniques seules ne nous donnent pas l'explication. L'étude de ses origines historiques, nous allons nous en convaincre, est bien faite pour accréditer et confirmer cette supposition.

Venue autrefois des colonies de l'Asie-Mineure, de plus loin peut-être (Thalès n'a-t-il pas passé pour phénicien?), la philosophie s'était implantée assez tardivement au centre du monde grec. Anaxagore, Socrate, Platon et Aristote lui font à Athènes une auréole de gloire : mais comme si elle eût refusé de survivre à la perte de l'indépendance nationale, dans la période suivante le génie métaphysique paraît émigrer sur d'autres rivages et retourner vers les contrées d'où il était sorti. Le stoïcisme ne serait-il pas une première étape dans la voie qui devait conduire quatre siècles plus tard au néoplatonisme, revanche intellectuelle de l'Orient conquis par la Grèce et qui tente de se l'assujettir à son tour[1]?

1. Si plausible que soit ce rapprochement, É. Zeller l'exagère très certainement lorsqu'il soutient (*Philosophie des Grecs*, III, p. 18) qu'une même tournure d'esprit se manifeste dans l'un et dans l'autre système, et que l'historien passe directement du stoïcisme au néoplatonisme par une série ininterrompue d'anneaux intermédiaires. Il est certain que le premier de ces systèmes n'a rien qui rappelle les hypostases et l'extase en honneur chez le second.

D'où viennent en effet les fondateurs et les premiers apôtres de la secte nouvelle ? Ce sont, chose digne d'attention, des étrangers appartenant d'ailleurs à des contrées très diverses. Peut-être, au fond, la plupart sont-ils de souche grecque : mais ils ont été élevés au milieu de populations à demi barbares, au sens accoutumé de ce mot chez les Grecs. Zénon en particulier était originaire de Citium dans l'île de Chypre[1], demeurée au ve siècle au pouvoir des Perses, malgré les efforts d'Évagoras. Aux Grecs, les plus anciens habitants de la cité, s'était mêlée dans la suite une nombreuse colonie phénicienne[2]. Le philosophe lui-même paraît avoir reçu le surnom moqueur de « petit Phénicien[3] ». Quand on l'appelait ainsi devant ses amis : « Qu'importe? répliquaient-ils : n'est-ce pas de la Phénicie que l'alphabet avec Cadmus est arrivé à Athènes? » Il débute dans la vie par être trafiquant, et jusqu'au bout on le voit s'occuper « de ces spéculations financières pour lesquelles la race phénicienne avait une remarquable aptitude et une invincible propension[4] ». A Athènes il allait rencontrer un groupe de compatriotes assez influents pour avoir sollicité du Sénat et du peuple[5] l'autorisation de bâtir un temple en l'honneur d'Aphrodite. Selon les uns, appelé dans ce marché de la Grèce par ses affaires, il y apprit le naufrage du vaisseau auquel il avait confié sa fortune, et tandis qu'il méditait tristement sur la fragilité des choses humaines, la rencontre fortuite qu'il fit de Cratès le cynique le gagna sans retour à la philosophie. Une autre

1. Cette circonstance est relevée avec quelque dédain par Cicéron (*Tusculanes*, V, 12) : « Zeno Citieus, advena quidem et ignobilis verborum opifex, insinuasse se in antiquam philosophiam dicitur. »

2. Diogène Laërce, VII, 1.

3. Φοινικίδιον (Diogène, VII, 3).

4. M. Ogereau, *Essai sur le système philosophique des stoïciens* (Paris, 1885). — Cf. Platon, *République*, 436 A.

5. Une inscription découverte en 1870 en fait foi.

tradition adoptée par É. Zeller veut que son père lui ait un jour rapporté d'un voyage divers ouvrages scientifiques et philosophiques (entre autres l'*Apologie de Socrate* [1]) et que ces livres lus par lui avec avidité aient décidé d'abord de sa vocation, plus tard de son départ pour la cité de Minerve, depuis tant de générations le véritable, presque l'unique foyer intellectuel du monde hellénique. Ses biographes ajoutent que sa figure basanée respirait l'ascétisme oriental [2] : mais ne serait-ce pas là une de ces inventions imaginées après coup afin de mettre les traits d'un grand homme en harmonie avec son rôle moral?

Et de même que le maître, les plus remarquables d'entre ses disciples sont des Grecs du dehors. Persée qui écrivit sur Zénon des commentaires aujourd'hui perdus, analogues aux *Mémorables*, est né lui aussi à Citium, Cléanthe à Assos en Troade, Chrysippe à Soles en Cilicie, Ariston à Chio, Hérillus à Carthage, Boéthus à Sidon, Sphérus sur les bords du Borysthène, Diogène le Babylonien sur ceux du Tigre. Les restaurateurs du stoïcisme au IIe siècle avant notre ère, Panétius et Posidonius seront originaires, le premier de Rhodes, le second d'Apamée en Cilicie. Ainsi, selon la remarque de É. Zeller, la Grèce proprement dite n'est pas representée dans l'école, sinon par quelques personnages obscurs de troisième ou de quatrième ordre. On cherche en vain un stoïcien marquant qui soit Athénien de cœur et d'esprit, et cela se comprend ; le sens de la mesure était à un trop haut degré l'apanage de cette race d'élite [3].

Ici se pose un problème. Depuis les Pères de l'Église, une tradition plus ou moins arbitraire veut que Pythagore,

1. Diogène, VII, 31.
2. Diogène, VII, 16.
3. Faut-il faire observer qu'Aristote déjà, Macédonien de Stagire, avait apporté aux choses de la Grèce plutôt le désintéressement de l'érudit que le zèle passionné du citoyen?

Platon et Aristote aient eu, on ne sait comment, communication des livres de Moïse : le fait non seulement n'est pas constant, mais manque de toute vraisemblance [1]. Peut-on, quand il s'agit des stoïciens, repousser la même thèse par une fin aussi catégorique de non-recevoir ? Il y a dans la doctrine du Portique une couleur religieuse, particulièrement apparente dans le mémorable hymne de Cléanthe, qui rappelle d'assez près la hauteur de pensée et d'expression universellement admirée dans les psaumes et les prophètes [2]. Et que penser de cette rigide discipline si difficile à concilier avec les tendances plutôt sensualistes et matérialistes du reste du système ? Ce sérieux moral, cette exaltation de la vertu, ce souci de la dignité et de la rectitude de la vie, ces accès d'indignation contre le siècle et ses plaisirs, ce goût pour le recueillement et la prière, tout cet ensemble de préceptes auxquels l'oreille grecque était, semble-t-il, si peu accoutumée pourrait bien sans doute dériver en partie de quelque source étrangère [3]. Mais puisque les textes et les documents conservés n'autorisent rien au delà de pures conjectures, il paraît inopportun de soulever ici une véritable discussion : je note seulement cette circonstance intéressante qu'à leur tour certaines idées stoïciennes sous leur forme caractéristique paraissent se retrouver au VIIIe chapitre du livre de la *Sagesse* [4].

1. Pour les détails de la démonstration, voir mon ouvrage *La vie et l'œuvre de Platon*, t. I, p. 113-120.

2. Malgré l'élévation habituelle de sa pensée, et quoique le *Timée* ait mérité d'être défini « l'hymne de l'univers », Platon ne nous offre rien qui puisse être mis en parallèle immédiat avec cette remarquable profession de foi.

3. C'est la thèse soutenue par M. Alex. Chiapelli dans son intéressante brochure : *I caratteri orientali dello stoicismo* (Naples, 1895). Le savant professeur insiste notamment sur l'intervalle qui sépare du Zeus homérique le Jupiter de Cléanthe, et de « la gioconda bellezza et la giovanile libertà » du premier, la grandeur imposante et quelque peu mystérieuse du second.

4. S. Paul, le plus hellénique sans contredit de tous les mission-

Reste un dernier indice à relever ; je veux parler du cosmopolitisme non plus timide et accidentel, mais explicite et raisonné qui fait partie du programme de l'école. Il est incontestable qu'au Portique on apprenait à considérer tous les hommes comme rattachés par un commun lien de parenté à la nature et à la raison universelle, à réprouver pour le même motif entre membres d'une même nation toute distinction de castes, enfin à ne faire aucune différence, au moins en théorie, entre les lois des pays barbares et celles des contrées helléniques. Mais ces doctrines d'égalité et d'affranchissement, opposées aux prétentions égoïstes de certaines races et de certaines oligarchies, n'étaient pas absolument nouvelles [1] dans la Grèce du IIIe siècle, où les événements qui accompagnèrent ou suivirent les conquêtes d'Alexandre s'étaient d'ailleurs chargés d'en favoriser la diffusion.

III

Les pages précédentes nous ont mis en présence des arguments allégués par certains érudits contemporains pour contester le caractère grec d'une philosophie née cependant à Athènes. Ces explications préliminaires étaient destinées à préciser la question, à en souligner l'intérêt, non à la résoudre : mon but est en effet bien moins de reprendre à mon tour cette thèse que de chercher au contraire aux doctrines du Portique des antécédents dans le passé politique, littéraire et philosophique de la Grèce. Lorsque au sein d'une nation un écrivain se révèle tout à coup avec des dons extraordinaires, il faut, a-t-on dit, sous peine de

naires de l'Évangile, se rencontre plus d'une fois avec les stoïciens et cite *ex professo* un vers de Cléanthe (*Actes*, XVII, 28).

1. Diogène déjà avait dit : « Je suis citoyen du monde et en vérité il n'y a de bon gouvernement que celui-là. »

se mettre en contradiction avec les lois de l'histoire, se persuader que des facultés jusqu'alors latentes existaient chez ce peuple à l'état éminent. La même règle est certainement applicable quand il s'agit d'une école philosophique appelée à jeter un véritable éclat, à exercer une durable influence : et tel est le cas du stoïcisme. L'Athènes de la fin du ɪᴠ[e] siècle n'était pas encore tombée assez au-dessous d'elle-même pour s'ouvrir à des doctrines d'un caractère tout à fait étranger.

Ainsi, si l'on veut bien remonter jusqu'à la mythologie hellénique, j'y découvre sans peine deux héros, deux demi-dieux, objet l'un et l'autre en Attique d'un culte et de fêtes solennelles, et qui avaient leur place marquée à l'avance dans un catalogue stoïcien.

Le premier, c'est Prométhée dont je rappelais plus haut les plaintes indignées et émouvantes : mais considérez en même temps sa fière et indomptable résistance, cette intrépidité surhumaine manifestement présente à la mémoire d'Horace écrivant ces beaux vers :

Justum et tenacem propositi virum
Non fulminantis magna Jovis manus
Mente quatit solida...
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Le second, c'est Hercule, personnage surprenant à qui d'innombrables exploits illustrés de bonne heure par la légende ont valu pareillement la reconnaissance des hommes et une place dans l'Olympe. Symbole non seulement de l'industrie humaine aux prises avec les forces ennemies de la nature, mais de la fermeté qui lutte contre le mal sans colère et sans peur, personnification de l'équité vengeresse et de la vaillance tutélaire [1], il incarne en lui la vertu au

1. Sur la création
Hercule promenait l'éternelle justice
Sous son manteau sanglant taillé dans un lion.
(Musset, *Rolla*.)

double sens du mot antique, et termine sa carrière terrestre en affrontant la mort avec calme sur le bûcher de l'Œta. La tradition primitive lui attribuait les qualités et les défauts de la force [1] : plus tard, la philosophie et la poésie, jalouses de l'idéaliser, célébreront à l'envi sa grandeur morale. On sait son rôle édifiant dans un célèbre apologue de Prodicus : les cyniques l'adopteront pour leur patron et leur modèle ; son nom brillera en tête d'un des principaux ouvrages d'Antisthène, celui-là même auquel sont empruntées la plupart des citations de Diogène Laërce [2] : enfin pour rendre hommage à la constance de Cléanthe, ses disciples n'imagineront rien de mieux que de le surnommer « le second Hercule ».

Ouvrons maintenant les épopées homériques, ce livre d'or de la Grèce : Ajax et Hector dans l'*Iliade* n'offrent-ils pas des traits de courage stoïque? Mais c'est surtout le héros de l'*Odyssée*, supérieur aux attraits du plaisir comme aux coups de l'adversité [3], qui était pour plaire aux stoïciens. D'autre part, la place considérable faite par eux à la fatalité dans le gouvernement du monde devait-elle scandaliser les lecteurs d'Homère et des tragiques, de cet Eschyle notamment qui met résolument au-dessus de tout la puissance suprême du destin [4] ? Euripide lui-même, encore qu'il

1. Qu'on se rappelle l'attitude qu'Euripide lui a prêtée dans son *Alceste*.

2. Ausone a trouvé dans cette filiation morale la matière d'une ingénieuse épigramme. C'est Antisthène qui parle :

Inventor primus Cynices ego. — Quid ratio istæc?
Alcides multo dicitur esse prior. —
Alcida quondam fueram doctore secundus :
Nunc ego sum Cynices primus, et ille Deus.

3. Adversis rerum immersabilis undis,

comme s'exprime Horace (*Épitres*, I, 2).

4. Chrysippe, dit-on, admirait tout particulièrement le fragment suivant d'Euripide : « Des mortels s'indignent de porter à la terre ce

se plaise à manier le pathétique et qu'il y excelle, doit avoir eu au fond quelque chose de stoïcien, puisque Sénèque en a fait son modèle préféré. Qu'on relise dans les *Bacchantes* le double interrogatoire de Tirésias d'abord, puis de Bacchus lui-même. Penthée croit humilier son captif, et c'est celui-ci qui, impassible et railleur, se rit de l'aveuglement et des menaces impuissantes de son persécuteur. « Douleur, tu n'es qu'un nom », semble-t-il lui répliquer[1].

Mais des fictions de la poésie passons aux spectacles que nous donne la réalité. « Je me suis demandé, écrit E. Quinet, ce qui nous subjugue dans la littérature des beaux temps de la langue grecque ». Et voici sa réponse : « C'est l'accent d'une âme héroïque, écho des grands jours de Salamine et de Platée ». Or, est-ce que le combattant de Marathon n'était pas décrit et pour ainsi dire prédit deux ou trois siècles à l'avance dans telle strophe célèbre de Callinus et de Tyrtée ? Le *sustine* stoïcien n'a-t-il pas trouvé son commentaire anticipé dans ce fragment lyrique, imité d'une mémorable apostrophe d'Ulysse : « Supporte tes maux, mon cœur, quoique tes souffrances soient amères ; seul le cœur du lâche se rétrécit dans la tribulation. » Et ces leçons n'étaient pas tombées inutilement sur une terre stérile.

Même à Athènes, l'éducation publique eut longtemps ses sévères exigences : ces jeunes gens qu'Aristophane nous fait admirer, défilant en bon ordre et chantant sous des tempêtes de neige, étaient dignes de triompher de la mollesse orientale. Alors comme aujourd'hui, le paysan, le matelot grec était patient et fier, sans avoir toutefois l'humeur maussade et insociable du stoïcien ; il sait ce que vaut la

qui est à la terre! Mais c'est la nécessité qui veut que la vie soit moissonnée comme un épi mûr, que l'un vive et que l'autre meure. Pourquoi gémir sur ce qui s'accomplit suivant une loi de la nature? Rien de ce qui est nécessaire ne doit paraître cruel. »

1. Cf. Horace (*Épîtres*, I, 16).

vie, il l'aime et néanmoins pour braver le fer ennemi ou les flots déchaînés, il a le cœur d'airain dont parle le poète. Et que dire de cette autre qualité dominante de l'âme grecque, la sérénité ? C'est déjà l'ἐγκράτεια stoïcienne, sauf ce que cette dernière enferme de dur et de farouche. Le stoïque sait mourir, mais il ne sait plus mourir en souriant, comme Léonidas et ses compagnons aux Thermopyles, comme Polyxène et Iphigénie sur la scène tragique, marchant d'elles-mêmes au devant du trépas [1].

Au temps du plus brillant épanouissement du génie athénien, lorsque s'élève le Parthénon, lorsque Phidias sculpte son Jupiter et sa Minerve, lorsque Anaxagore et Socrate appliquent leur dialectique aux mystères de la philosophie, lorsque les sophistes initient une jeunesse enthousiaste à tous les artifices de l'éloquence, il semble qu'un souffle bien différent ait passé sur la Grèce ; écoutez cependant la fière déclaration de Périclès : « Notre amour du vrai et du beau n'entame pas notre énergie », Φιλοσοφοῦμεν ἄνευ μαλακίας [2].

Au surplus, si au regard de la postérité l'hellénisme se personnifie et se résume pour ainsi dire dans les Ioniens d'Athènes, natures plutôt spirituelles et voluptueuses, à côté d'eux, il ne faut pas l'oublier, les Doriens de Sparte présentent le type non moins complet d'une race austère, laborieuse, accoutumée à l'effort, et élevant au-dessus de toutes les autres vertus la fermeté civique et la valeur militaire. Lycurgue comprimant les affections naturelles, faisant tout plier sous le joug d'une règle de fer, tendait tous les ressorts de la vie morale vers ce but unique : préparer à la patrie des âmes intrépides qu'aucun péril ne fera reculer. Docile à ses leçons, Sparte a montré durant dix siècles jusqu'où pouvait aller le détachement de tout ce que le vul-

1. *Hécube*, 548 : Ἑκοῦσα θνῄσκω, — *Iphigénie à Aulis*, 1467.
2. Thucydide, II, 50.

gaire convoite, le mépris de tout ce qu'il redoute, qu'il s'agisse du plaisir, de la richesse, de la science, ou de la douleur et de la mort. Comme l'a écrit en termes de choix un penseur à la fois profond et délicat dont la religion et la philosophie déplorent également la perte, « autant l'Ionien semble n'aimer dans la liberté que ses aises, autant le montagnard dorien est avide de discipline : à Lacédémone toutes les volontés individuelles sont subordonnées à une loi sévère ; c'est la patrie qui est ce que sera pour le stoïcien le devoir. On a dit que si chez les Ioniens le génie grec s'était éveillé dans sa liberté et dans sa grâce, c'est chez les Doriens qu'il a mûri aux pensées sérieuses, mâles et profondes, là plus incliné vers la réalité et la nature, ici prenant vers l'idéal un plus violent essor [1]. »

Ce n'est point ici le lieu d'examiner, qui, d'Athènes ou de Sparte, a le mieux mérité de l'humanité ; il me suffit d'avoir cherché et trouvé dans la Grèce du ve et du ive siècle un coin de terre où la sévérité, où la maîtrise absolue de soi était la règle, au lieu qu'ailleurs c'était l'exception.

IV

Dans son *Essai* déjà cité M. Ogereau s'exprime ainsi : « C'est à tort, ce semble, que l'on appelle quelquefois « antécédents d'une doctrine » les systèmes antérieurs qui présentent avec elle quelques points de ressemblance ; il serait beaucoup plus juste d'appeler de ce nom les seules doctrines, mais aussi toutes les doctrines, sans lesquelles la philosophie nouvelle ne serait point née, et qui ont contribué à sa formation en exerçant sur la pensée du fondateur une influence plus ou moins profonde ».

1. Ollé-Laprune, *Essai sur la morale d'Aristote.*

En thèse générale, tout le monde en tombera d'accord : néanmoins dans l'enquête présente sur les origines et les caractères fondamentaux du stoïcisme, on ne sera pas surpris de nous voir confondre les deux points de vue si opportunément distingués par M. Ogereau. Il s'agit en effet de déterminer les points de contact entre l'école de Zénon et le passé philosophique déjà si riche de la Grèce : il s'agit de prouver que cette école n'est pas venue du dehors, qu'elle n'a pas davantage germé tout à coup par une sorte de génération spontanée, mais qu'au contraire une filiation intellectuelle indiscutable, quoique peut-être en partie inconsciente, rattache les théories psychologiques, métaphysiques et morales du Portique à celles dont Athènes ou plutôt le monde hellénique avait jusque-là entendu et recueilli l'écho.

Notons d'abord que personnellement les stoïciens n'ont jamais élevé de hautes prétentions à l'originalité : ils sont loin, très loin même de l'orgueil de se donner comme « autodidactes », et d'affecter à l'égard de la science et des découvertes du passé un dédain semblable à celui de notre Descartes. Tout au contraire ils nous sont dépeints comme ayant connu et mis à profit, tantôt pour les reproduire et tantôt pour les réfuter, les enseignements les plus remarquables de leurs devanciers[1].

C'est même cette érudition un peu discordante qui ser-

1. Néanmoins il y a, ce me semble, quelque exagération dans cette thèse de Natorp : « Die Lehre der Stoa ist eigentlich in keiner Hinsicht eine Neuschöpfung. » Uberweg avait été plus réservé : « Die Bedeutung der philosophischen Produktion im Stoïcismus ist zwar nicht gering zu achten insbesondere auf dem Gebiete der Ethik,... tritt aber im Ganzen doch hinter die Erhaltung und Ausbreitung der von den früheren überkommenen philosophischen Bildungselemente zurück. » Telle était déjà la manière de voir de Cicéron : « Non tam rerum inventor quam verborum novator », dit-il en parlant de Zénon (*De Finibus*, III, 2).

vait à expliquer l'extraordinaire fécondité littéraire des plus célèbres d'entre eux et notamment de Chrysippe [1]. Ici s'applique la judicieuse remarque de M. Compayré à propos d'une réforme pédagogique récemment proposée : « On a beau être un libre esprit, amoureux de son sens propre, on n'est pas fâché d'appeler à la rescousse des répondants illustres, des prédécesseurs autorisés qui diminuent sans doute votre part d'originalité, mais qui accréditent et soutiennent votre opinion. » Dans cette voie les stoïciens sont même allés plus loin que personne. Ainsi, parce que durant de longs siècles la conscience humaine n'avait pas eu d'interprètes plus autorisés et plus écoutés qu'un Orphée, un Homère, un Hésiode, Zénon et ses disciples tentèrent d'incroyables efforts pour s'en faire des ancêtres et pour enrôler sous leur bannière les créateurs des anciens mythes et jusqu'à ces mythes eux mêmes. « On dirait, écrit spirituellement Cicéron, que le pur stoïcisme était professé par les plus anciens poètes, à qui de pareilles idées n'ont jamais traversé l'esprit. » Galien de son côté reproche sévèrement à Chrysippe de s'appuyer à tout instant sur d'interminables citations poétiques [2] : procédé, ajoute-t-il, indigne d'un dialecticien.

Les philosophes proprement dits, cela va de soi, furent mis non moins largement à contribution. Et d'abord les contemporains. Zénon, si nous en croyons ses biographes, avait successivement puisé à toutes les sources ouvertes devant lui à Athènes ; on nous le montre suivant tour à tour les leçons de Cratès le Cynique, de Stilpon le Mégarique, et des académiciens Xénocrate et Polémon [3]. Quelle

1. Diogène Laërce, VII, 180 et 181.

2. Une de ses compositions contenait tant de vers de la *Médée* d'Euripide, qu'elle fut appelée la *Médée* de Chrysippe (D. L, VII, 180).

3. Auxquels Diogène Laërce ajoute (VII, 16) un élève de Diodorus Cronus, Philon le dialecticien, personnage très mal connu.

action chacun de ces maîtres a-t-il eue sur la formation philosophique de leur disciple commun? Celui-ci a-t-il apporté une égale docilité à recueillir, un égal empressement à s'approprier des enseignements aussi divers? S'est-il proposé de les compléter ou, au contraire, de les combattre l'un par l'autre? A ces questions d'un très réel intérêt les documents historiques en notre possession ne nous permettent aucune réponse précise. De même nous aimerions bien savoir ce qui avait passé des ouvrages de Platon, d'Aristote et de divers philosophes anté-socratiques [1] sous la plume d'un Cléanthe ou d'un Chrysippe : mais comment s'en assurer, puisque les écrits de ces deux stoïciens, comme ceux de Zénon d'ailleurs, sont entièrement perdus [2], sauf quelques fragments, la plupart de mince intérêt?

Une autre circonstance vient jeter un nouvel élément d'incertitude dans l'enquête qui nous occupe. Les débuts de l'histoire philosophique, telle que la tradition nous l'a transmise, remontent justement à l'époque où fleurit le stoïcisme, et l'on s'explique ainsi sans trop de peine comment certains compilateurs peu scrupuleux, élèves ou amis du Portique, ont prêté à maint ancien philosophe les idées ou tout au moins les expressions en honneur de leur temps. C'est le cas, selon toute apparence, de plusieurs maximes attribuées à Thalès et qui ont une teinte absolu-

1. Il faudrait remonter bien plus haut encore jusqu'à l'Inde antique, si l'on était tenté un seul instant d'admettre avec M. Burnouf (*Histoire de la litt. grecque*, t. II) que « le feu des Stoïciens, c'est la théorie d'Agni telle qu'elle est dans le Véda, théorie dont l'Orient de la Méditerranée était enveloppé, et dont la Grèce se pénétrait par des voies plus ou moins cachées quand le stoïcisme commença à l'enseigner ».

2. Perte d'autant plus regrettable, soit dit en passant, que nous sommes ainsi privés de documents de premier ordre pour trancher les nombreux procès d'authenticité où sont engagés des textes très importants de Platon et d'Aristote.

ment stoïcienne. Même remarque au sujet de Pythagore et des Pythagoriciens : le stoïcisme primitif n'a pas subi leur influence et ne leur doit rien [1], mais en revanche il a marqué à son empreinte la résurrection du pythagorisme au IVe siècle. L'école italique a été dès lors fréquemment présentée comme une aristocratie morale, dont le fondateur n'exaltait si haut l'orgueil de l'âme que pour en mieux sauvegarder la dignité. Sur Dieu [2], sur l'univers [3], sur l'intelligence humaine, sur le droit naturel [4], sur l'excellence de la douleur et le mépris des plaisirs [5], on prête généreusement à Pythagore et à ses disciples les formules stoïciennes les plus authentiques [5]. Une critique sérieuse ne doit pas s'en laisser imposer par cette négligence ou ce calcul.

Un problème tout semblable se pose à propos d'un des physiciens de l'école d'Ionie, Diogène d'Apollonie, lequel, s'il fallait en juger par les rares citations ou résumés que l'antiquité nous a laissés de sa doctrine, devrait être rangé parmi les inspirateurs les plus manifestes du stoïcisme. Il

1. Diogène Laërce, qui n'a eu sous les yeux aucune ligne de Zénon, mentionne sans doute (VII, 4) dans la liste de ses écrits un recueil sous ce titre πυθαγορικά. Mais quel fond faire sur cette unique et vague indication?

2. Cicéron, *De natura deorum* : « Pythagoras deum esse censuit animum per naturam rerum intentum et commeantem, ex quo animi nostri carperentur. »

3. Κόσμος νοερός, ἔμψυχος, σφαιροειδής (thèse soutenue dans certains Πυθαγορικά ὑπομνήματα, d'après Alexandre Polyhistor cité par Diogène Laërce, VII, 25).

4. Τὸ τᾶς φύσιος δίκαιον (fragment d'Archytas conservé par Stobée. *Serm.*, XLI, 267).

5. Ἀγαθὸν οἱ πόνοι, αἱ δ'ἡδοναὶ ἐκ παντὸς τρόπου κακόν (théorie pythagoricienne d'après Jamblique). — « Nullam capitaliorem pestem quam voluptatem a natura datam » (Archytas dans Cicéron).

6. Pour plus de détails, je prends la liberté de renvoyer à ma thèse : *De priorum Pythagoreorum doctrina et scriptis.*

aurait en effet attribué des qualités spirituelles à l'air ou à l'éther, défini « l'être au sein duquel habite la raison, qui conduit tout et commande à tout[1] », de telle sorte que dans son système l'intelligence motrice n'aurait pas été distincte de la matière. De même sur la question de la nature de l'âme et de ses facultés, l'identité entre les deux philosophies est trop frappante pour être purement fortuite. Suffit-elle pour qu'on puisse affirmer avec certitude que nous avons ici la source où a été puisée soit la cosmologie, soit la psychologie stoïcienne? Aucun critique sérieux ne voudra l'accorder.

Mais nous arrivons maintenant à des philosophes dont la doctrine, attestée et définie par un ensemble imposant de textes et de témoignages, a été manifestement présente à la pensée des fondateurs du Portique. On va constater à quel point est grec par ses origines un système auquel certains critiques voudraient assigner l'Orient phénicien ou juif pour berceau.

V

Comme enseignement moral, le stoïcisme a laissé derrière lui dans l'histoire une trace profonde, un sillon nettement marqué, qui le distingue à première vue de toute autre école : mais considéré comme système, c'est une étrange mosaïque de parties hétérogènes, sans qu'apparaisse au moins d'une façon visible la pensée maîtresse qui doit organiser en un tout harmonieux cette masse confuse et ainsi lui imprimer le sceau d'une vivante et puissante unité. Les disparates y abondent à tel point que, malgré d'imposantes affirmations contraires[2], je ne réussis pas à

1. Frag. 6 : ὑπὸ τούτου (sc. τοῦ ἀέρος) πάντα κυβερνᾶσθαι καὶ πάντων κρατέειν.

2. M. Ravaisson, par exemple, insiste sur l'unité du stoïcisme, et

y découvrir une école fortement constituée en corps de doctrine. Lorsqu'on exalte si haut la raison au-dessus des sens dans le domaine de la pratique et de l'action, lorsqu'on en fait le critérium unique et souverain du bien à réaliser et du devoir à accomplir, pourquoi dans la sphère de la pensée et de la science se confiner dans un vulgaire empirisme, pourquoi rejeter tout acte immatériel, incorporel de l'intelligence pure? Et quand au nom de la vertu on demande à l'homme de si continuels et de si méritoires sacrifices, pourquoi lui ôter cette consolante perspective de la vie future dont Platon, après Socrate, aimait à s'enchanter et à enchanter ses disciples? Pourquoi au lieu d'un Dieu bon et paternel nous imposer comme maître un inexorable Destin? Aussi bien, tandis que l'épicurisme du vivant déjà de son fondateur s'est figé en un code de dogmes intangibles, le stoïcisme, ballotté dès le début entre des courants très divers et prêt à s'accommoder aux temps et aux circonstances, a longtemps cherché sa véritable voie : sur ces tâtonnements et ces polémiques de la première génération [1], il reste bien peu de chose à ajouter à la lumineuse démonstration de M. Dyroff [2].

Ces hésitations, ces contradictions au moins apparentes s'expliquent assez aisément. Les témoignages historiques

invoque un passage remarquable de Cicéron (*De Finibus*, V, 28); mais il semble qu'il s'agisse là avant tout, sinon exclusivement, de semble de la morale stoïcienne.

Tout récemment, M. Schmekel (*Die Philosophie der mittleren Stoa*, Berlin, 1892) est allé plus loin encore en voulant faire admirer la « grandiose cohésion » du système (« Das in sich durch und durch consequente monistiche System der Stoa », p. 473).

1. Diogène Laërce déjà (VII, 179) constate les nombreuses dissidences entre Chrysippe d'une part, Zénon et Cléanthe de l'autre. Antipater de Tarse avait écrit sur la querelle de ces philosophes un ouvrage spécial.

2. *Die Ethik der alten Stoa*, Berlin, 1897.

les plus autorisés nous représentent Zénon attiré et converti tout à coup par les leçons et les exemples de Cratès le Cynique. Or le cynisme n'avait ni dialectique, ni physique [1]; des contempteurs aussi résolus de toute supériorité intellectuelle, de toute culture scientifique, ne pouvaient éprouver qu'une dédaigneuse indifférence à l'endroit de ces deux parties capitales de la philosophie. Lors donc qu'à cinquante ans l'ancien commerçant de Citium eut l'ambition de devenir à son tour chef d'école, il dut se mettre en quête de tout ce qui lui manquait encore pour constituer un enseignement complet, capable de rivaliser avec l'Académie et le Lycée.

A la même époque, Épicure, tout occupé, lui aussi, à trouver une solution au problème moral, se voyait aux prises avec la même difficulté : mais le jour où faute de génie métaphysique, et bien résolus d'ailleurs à concentrer sur un autre point toutes leurs forces, les deux philosophes furent amenés à s'approprier une cosmologie toute faite, le contraste de leur choix traduisit au grand jour l'opposition de leurs tendances : au surplus serait-ce d'aventure pour se ménager une apparence moins discutable d'originalité qu'au risque de faire fâcheusement rétrograder la science, l'un et l'autre sont remontés bien au delà de Platon et d'Aristote? Épicure, on le sait, a cru découvrir dans l'atomisme de Démocrite, interprété et corrigé non sans quelque hardiesse, le fondement métaphysique qu'il rêvait pour sa conception du monde et de la vie. Au philosophe qui selon la légende riait toujours, l'austère Zénon a préféré celui qui pleurait sans cesse; l'obscur et sombre Héraclite a eu l'honneur incontestable de fournir au stoïcisme naissant la cosmologie qui lui faisait défaut [2], et de

1. Diogène Laërce, VI, 103.
2. « Stoicos constat universam de naturalibus rationem ex Heracliteis hausisse fontibus » (Dauriac).

rencontrer ainsi dans la personne de Cléanthe [1], de Sphérus et d'Ariston autant de savants commentateurs.

De fait, plus on étudie de près les deux doctrines, plus les points de rapprochement et même de contact se multiplient [2]. Identification du principe spirituel et du principe corporel, partant dynamisme et matérialisme étrangement associés dans l'explication des choses : Dieu défini un feu universel toujours en action [3], doué d'intelligence et de pensée, capable de produire les êtres, puis de les consumer, pour les ressusciter et les détruire de nouveau à travers une suite infinie de révolutions : le monde assimilé à l'harmonie d'une lyre dont les cordes sont alternativement tendues et détendues [4] : le feu tout à la fois substance des choses et emblème de la mobilité qui rend possibles leurs incessantes transformations [5], les intelligences humaines n'arrivant à la sagesse qu'en aspirant en quelque sorte l'intelligence divine laquelle suffit à tout sans s'épuiser jamais : la raison dépouillée de tout caractère personnel et proclamée universelle [6] ; les opinions individuelles tenues à s'incliner devant cette loi suprême ; enfin le contentement intérieur (εὐαρέστησις) présenté comme le résultat naturel

1. Auteur d'Ἐξηγήσεις τοῦ Ἡρακλείτου.

2. C'est par là apparemment qu'il convient d'expliquer la polémique ardente de Lucrèce contre Héraclite (I, 535-704).

3. Déjà Parménide dans sa *Physique* avait, si nous en croyons Diogène Laërce (IX, 21), assigné au feu un rôle d'artiste (δημιούργου τάξιν) dans la création.

4. « Aucun dieu, aucun homme n'a fait le monde immuable : il a toujours été et il sera toujours, cet éternel feu qui vit sans cesse, qui s'allume avec mesure et s'éteint avec mesure » (citation d'Héraclite dans Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 14).

5. M. Ravaisson (*Essai sur la métaphysique d'Aristote*, II, p. 150) fait observer très justement que ce principe universel du philosophe ionien « ne reparaît dans la physique stoïcienne qu'épuré en quelque sorte et raffiné par la philosophie d'Aristote ».

6. Ξυνὸν ἐστι πᾶσι τὸ φρονεῖν... δεῖ ἕπεσθαι τῷ ξυνῷ (fr. 91, *éd*. Bywater).

de cet acquiescement à l'ordre de l'univers [1] ; autant de traits communs à la doctrine d'Héraclite et à celle du Portique. La filiation est évidente, et si sur quelques points les nouveaux disciples se sont avancés bien plus loin que le maître, c'est qu'ils se sont instruits en outre à l'école d'Anaxagore [2] et surtout à celle de Platon, comme nous le verrons un peu plus loin.

Que si maintenant l'on me demande par où, en dépit de son obscurité, Héraclite a pu entre tous les philosophes antérieurs provoquer et retenir à ce point l'attention des stoïciens, la réponse ne laisse pas d'être embarrassante [3]. Cependant il est assez logique qu'une philosophie qui demande à la nature la règle absolue des mœurs accepte avec empressement une théorie selon laquelle l'univers est comparable à une vaste cité [4] où rien n'échappe au contrôle et à l'autorité de la raison. N'était-ce pas là une base aussi importante que solide donnée à la formule fameuse : ζῆν ὁμολογουμένως τῇ φύσει?

Mais si les hautes spéculations d'ordre scientifique n'ont

1. Clément d'Alexandrie (*Stromates*, II, 41 A).

2. Cf. *Cratyle*, 413 C : Πάντα φησὶν Αναξαγόρας τὸν νοῦν κοσμεῖν τὰ πράγματα διὰ πάντων ἰόντα. C'est déjà le *mens agitat molem* de Virgile.

3. Certains critiques allemands, tout pénétrés du côté mystérieux du génie d'Héraclite, ont dit que pour les stoïciens les écrits du sage d'Éphèse avaient été « ein Urquell religiös-conservativer Richtungen ». Cette assertion me paraît très problématique. — En revanche, est-il hors de propos de rappeler ici l'ardente dispute philosophique que Platon dans le *Théétète* (179 D) nous montre « grandissant encore tous les jours du côté de l'Ionie où les partisans d'Héraclite défendent son sentiment avec beaucoup de vigueur » ? Est-ce que Zénon en aurait recueilli l'écho au cours de ses nombreux voyages?

4. Une anecdote bien connue rapportée par Aristote au sujet d'Héraclite fait songer immédiatement à la célèbre phrase stoïcienne : « Rien n'est vil dans la maison de Jupiter ». L'optimisme de Socrate et des stoïciens n'aura pas un autre fondement.



pas été absolument étrangères aux stoïciens, évidemment elles ne constituent pas la partie saillante du système, tourné avant tout vers les problèmes d'ordre moral. Aussi n'éprouve-t-on aucune surprise à voir le Portique se réclamer de Socrate, de ses leçons et de ses exemples. Que de points où les stoïciens ont été ses continuateurs, lui empruntant ses pensées les plus caractéristiques et les plus originales[1], parfois même répétant ses propres expressions[2]! Ils faisaient notamment, nous dit-on, leurs délices des *Mémorables*[3], où leurs principales théories étaient exposées, il est vrai, avec une mesure et je ne sais quelle bonhomie souriante qui leur faisaient défaut, et un sel attique qu'on ne pouvait raisonnablement exiger d'un natif de Chypre ou d'Asie-Mineure. Socrate, embrassant toutes les vertus particulières sous l'idée unique de vertu, conduisait à cette conséquence chère aux stoïciens qu'il était impossible d'acquérir une vertu sans les posséder toutes. Fonder la vertu sur la science, tel est, dit É. Zeller, le problème d'où est sorti le stoïcisme, et M. Boutroux nous affirme que « des diverses préoccupations qui se manifestent chez Socrate, c'est bien l'idée de constituer la morale comme science qui est la principale ». L'accord ne saurait être plus complet. De la théorie passe-t-on maintenant à la pratique? Quel est pour Socrate le premier commande-

1. « Socratica sunt pleraque mirabilia stoicorum quæ paradoxa nominantur » (Cic. *Acad.* I, 44). Thèse précisée et développée au siècle dernier par l'abbé Garnier (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXV, p. 309-328).

2. La remarque en avait déjà été faite dans l'antiquité par Sextus Empiricus (*adv. Phys.* I, 101).

3. Il y a dans tel passage de ce recueil (notamment dans le célèbre entretien entre Socrate et Aristodème sur la Providence, I, 4) des rapprochements si étroits avec l'enseignement du Portique, que les uns, comme Kron, y soupçonnent une interpolation stoïcienne, tandis que d'autres, comme M. Gilbert, vont jusqu'à mettre l'œuvre entière au compte d'un stoïcien.

ment de la vie intérieure? Demeurer toujours en possession de soi-même, n'avoir aucune espèce de besoins afin de ne jamais compromettre sa parfaite indépendance, trouver même sa véritable satisfaction dans cette existence presque ascétique[1]; or, ne sont-ce pas là autant de préceptes que depuis Zénon jusqu'à Épictète et Marc-Aurèle les plus célèbres représentants de la secte répèteront et commenteront à l'envi? et leur cosmologie a-t-elle jamais cessé de s'inspirer de la théologie socratique, dominée et éclairée par une affirmation expresse de la Providence?

A un autre point de vue enfin, Socrate a été un des premiers à se proclamer citoyen non seulement d'Athènes, mais du monde : du moment en effet que la connaissance raisonnée de soi-même, que le savoir, source et condition du bien faire, est la plus haute prérogative de l'homme, l'unique critérium auquel doit se mesurer sa valeur, quel sens peut encore garder la vieille distinction entre Grecs et Barbares, entre nobles et plébéiens[2]? La science ne connaît de frontières ni au point de vue politique, ni au point de vue social; dès lors plus de castes, plus de nations séparées. Voilà ce que Socrate sans doute n'a pas prêché ouvertement; mais il suffisait d'un logicien résolu pour tirer cette conséquence de sa doctrine. Ainsi la marche des idées comme celle des événements s'apprêtait à porter le dernier coup à cet esprit de cité étroit et souvent tyrannique qui dominait dans l'ancienne Grèce. Le Portique eut la mission de donner à ce cosmopolitisme encore hésitant ce qu'on pourrait appeler sa consécration rationnelle.

Si de Socrate nous passons à ses disciples, ne serait-ce pas aux Mégariques que les stoïciens sont redevables de

1. Qu'on relise dans les *Mémorables* (II, 1) l'entretien de Socrate avec Aristippe sur la tempérance et le renoncement.

2. Ce cosmopolitisme supérieur à toutes les constitutions particulières avait déjà été enseigné par Hippias : mais ce sophiste le réservait aux Grecs et même à une élite intellectuelle parmi les Grecs.

leur goût pour les subtilités logiques et les discussions captieuses? Sur ce point, les rhéteurs et les moralistes de l'antiquité sont unanimes à dénoncer les filets où ils enferment adroitement leurs contradicteurs [1]. Assurément en fait d'éristique Euclide de Mégare, élève à la fois des Éléates et de Socrate, « avait de qui tenir [2] », et Stilpon, le maître de Zénon, a dû lui inculquer non seulement sa doctrine toute factice et contre nature de l'ἀπάθεια [3], mais encore ses artifices de dialectique. Et de fait, c'est même un trait éminemment grec chez les stoïciens que cette passion de raisonner qui leur permet de soutenir imperturbablement les plus étranges paradoxes [4]; on dirait une sophistique nouvelle aussi déconcertante, mais plus honnête que la première, selon le mot ingénieux de M. Croiset. Le ferment de l'esprit hellénique est donc bien vivant chez ces étrangers transplantés sur le sol athénien.

Mais il est un autre groupe de socratiques en qui le Portique a dès son berceau salué ses ancêtres directs et immédiats. Tandis qu'Aristippe prêchait le plaisir aux heureux du monde, libres de s'accorder toutes les jouissances, Antisthène groupait autour de lui au Cynosarge les déshérités de la fortune, les pauvres, les esclaves, et revendiquait le rôle de consolateur, d'instituteur public du genre

1. « Disputationum suarum atque interrogationum laqueis nos irretitos tenent », dit un des interlocuteurs du *De oratore*.

2. M. Croiset.

3. Cf. Sénèque, *Lettre* 9 : « Hoc inter nos et illos (il s'agit des Mégariques) interest : noster quidem sapiens vincit quidem incommodum omne, sed sentit : illorum ne sentit quidem. »

4. Il convient du reste de remarquer que très habilement les premiers stoïciens, tout en heurtant d'un côté sans ménagement l'opinion commune, de l'autre ne dédaignaient pas de puiser à pleines mains à des sources plus humaines et plus populaires. M. Dyroff écrit à ce sujet : « Die Stoa hat die Fundgrube volksthümlicher Moral fleissig ausgenützt. Die Stimmung weiterer Kreise war für die Aufnahme der stoischen Lehre in gewissem Masse vorbereitet ».

humain. De l'empire sur ses désirs et ses passions Socrate avait fait avant tout une discipline intérieure de l'âme : les Cyniques l'affichèrent extérieurement dans leurs propos, dans leur démarche, dans toute leur tenue, comme un défi jeté à l'extrême civilisation de leur époque. C'est ainsi que l'étoffe grossière, la couleur sombre, les trous mêmes de leur manteau, à travers lesquels Platon voyait si finement percer leur orgueil, devaient être une protestation permanente contre les étoffes moelleuses et les fins tissus importés de l'Orient. La science, ils la dédaignent : l'éducation, ils la condamnent, et les disciples renchérissant, comme toujours, sur les exemples du maître, il ne sera bruit dans Athènes que de leurs ridicules excentricités [1]. Les stoïciens auront garde d'imiter une vertu faite ainsi d'impudeur, et de renouveler cette audacieuse tentative de placer l'ordre moral non seulement au-dessus de l'ordre social, mais en dehors de l'ordre naturel. Leur philosophie ne se réduira pas à se mettre au-dessus des préjugés dont se moquait si allègrement Diogène. Mais le Portique n'en fera pas moins siennes, sauf à leur donner une base scientifique, un fondement objectif et réel, les doctrines qui sont à la base du cynisme : le bien placé dans l'effort, la vertu se suffisant à elle-même, l'âme affirmant sa vigueur et sa suprême indépendance [2] par son mépris de tout ce que recherche le vulgaire, la souffrance d'autant plus appréciée qu'elle fait éclater davantage la force qui la dompte (τὸ καρτερικόν) [3].

1. Il en sera de même, quatre siècles plus tard, de leurs imitateurs romains dont Quintilien nous dit : « Non enim virtute ac studiis, ut haberentur philosophi, laborabant : sed vultum et tristitiam et dissentientem a ceteris habitum pessimis moribus prætendebant ».

2. On se rappelle le mot que Sénèque met dans la bouche de Diogène : « Age tuum negotium, fortuna : nihil apud Diogenem jam tuum est. »

3. M. Lévêque a parlé à cette occasion du « mysticisme » d'Antisthène : pareille expression ne laisse pas que de surprendre.

La volonté doit commander et être obéie : et pour assurer son autonomie, il faut, avait dit Antisthène, que l'homme se construise dans sa raison une citadelle imprenable[1]. Pour lui déjà l'humanité se divisait en deux classes : d'un côté le petit nombre des sages, de l'autre la multitude des fous.

N'est-ce pas d'ailleurs à la même source que Zénon a puisé sa théorie empirique de la connaissance, en harmonie sans doute avec le caractère relativement, sinon absolument matérialiste de sa métaphysique, mais en revanche difficilement conciliable avec le rôle souverain assigné aux prescriptions de la raison? Qui donc encore, sinon Antisthène [2], a enseigné aux stoïciens l'art d'enrôler de gré ou de force sous leur drapeau, au moyen d'interprétations allégoriques des plus subtiles, les poètes et les mythographes des âges antérieurs?

Bref, on a dit très justement que le stoïcisme de Zénon dans sa partie centrale n'est que le cynisme d'Antisthène, débarrassé de ses extravagances [3] et couronné par une théorie sur les principes des choses. L'antiquité déjà ne s'y était pas trompée, malgré le soin constant pris par les stoïciens de séparer leur cause d'avec celle de leurs trop compromettants émules. Cicéron [4] appelle Antisthène « l'auteur du stoïcisme » : Épictète [5] le proclame son maître et Diogène Laërce [6] n'est que l'écho de l'opinion

1. Diogène Laërce, VI, 13.

2. Voir dans Diogène Laërce (VI, 17 et 18) la liste des nombreuses dissertations dont les épopées homériques avaient fourni la matière à l'ancien élève de Gorgias.

3. Quel est le stoïcien qui est allé jusqu'à s'écrier avec Antisthène : Μανείην μᾶλλον ἢ ἡσθείην ?

4. *De oratore*, III, 17.

5. *Dissert.*, III, 24.

6. VI, 14 et VI, 104 : Κοινωνία τις ταῖς δύο ταύταις αἱρέσεσίν ἐστιν. ὅθεν καὶ τὸν κυνισμὸν εἰρήκασι σύντομον ἐπ' ἀρετὴν ὁδόν. Dans un autre passage

commune en affirmant l'étroite affinité de l'une et de l'autre école.

VI

Pour compléter et achever ce mémoire, il reste à jeter un coup d'œil sur les deux maîtres par excellence de la spéculation hellénique : Platon et Aristote. Que Zénon et ses successeurs immédiats n'aient jamais songé à se rattacher officiellement, si l'on peut ainsi parler, soit à l'Académie, soit au Lycée, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; c'eût été de leur part s'ôter le droit de se constituer en école indépendante à côté et peut-être en face de ces deux « institutions » philosophiques. Rappelons ici que Zénon avait lui-même suivi les leçons de Xénocrate d'abord, puis de Polémon [1] : mais la tradition est muette sur l'attitude qu'il adopta à l'endroit des doctrines académiques. Quant à Chrysippe, il fit un jour, dit-on, cette déclaration surprenante : « Je ne prendrai aucun repos que je n'aie réfuté les erreurs commises par Socrate, Platon et Aristote sur les questions les plus importantes, les plus capitales. » A en juger par le traité de Plutarque *sur les contradictions des stoïciens*, il semble en particulier que le fameux controversiste du Portique n'ait laissé échappé aucune occasion d'étaler les divergences entre sa doctrine et celle de Platon. Il ne pardonne pas à celui-ci d'avoir placé la santé au nombre des biens : il lui reproche d'avoir dit que pour qui ne possède pas la science de la vie mieux vaut ne pas vivre : il en veut au Céphale de la *République* entreprenant de détourner les hommes de l'injustice par la crainte des

du même compilateur (VII, 121), cette dernière opinion est attribuée au stoïcien Apollodore.

1. Strabon, XIII, 1, 67.

dieux : et ainsi de suite [1]. Il est vrai que si vive qu'elle soit, certaine opposition n'exclut pas une entente sur les points essentiels; voyez plutôt Aristote.

On ne doit donc pas s'attendre à voir le stoïcisme naissant se couvrir avec empressement de l'autorité de Platon : au contraire. Mais, encore une fois, notre dessein n'est pas seulement de relever ce que les fondateurs de l'école nouvelle ont ostensiblement emprunté à leurs devanciers pour l'incorporer à leur système : il s'agit encore et surtout d'établir que sur le sol même de la Grèce le stoïcisme, envisagé jusque dans ses œuvres vives, a été annoncé à l'avance et comme préparé par de mémorables antécédents.

Mais, dira-t-on, où et quand Platon fut-il stoïcien ? A première vue, en effet, on a peine à se représenter sous cette livrée assez austère le brillant écrivain qui a déployé tant de grâce dans les descriptions du *Lysis* et du *Phèdre*, tant de sentiment et de pathétique dans les tableaux de la *République* et du *Phédon*. Sans doute, il ne faut pas oublier que bien peu ont su mêler avec un art aussi achevé le grave au doux, le plaisant au sévère. C'est tout à la fois Aristophane avec sa verve joyeuse et Socrate avec son élévation morale. Ajoutons immédiatement que sur le terrain proprement spéculatif des divergences profondes séparent les deux doctrines. Pour les stoïciens, tout est corps, même les âmes humaines, même l'âme universelle : en dehors de ce qu'affirment les sens, aucune connaissance certaine : point d'idées éternelles, condition première du monde sensible et visible, objet des méditations du penseur et des contemplations de l'artiste : plus de Dieu transcendant, distinct du monde qui est son œuvre : point de vie future réparant les injustices de l'existence terrestre. Un système panthéiste et matérialiste au fond, malgré certaines appa-

1. Voir le traité cité, 14, 15, 24, etc.

rences, voilà ce qu'enseigne le Portique : à ce double titre Platon l'eût infailliblement rejeté. Mais passe-t-on de la métaphysique à la science du bien et du devoir? Entre les deux philosophies les rapprochements vont se multipliant. De part et d'autre on reconnaît la nécessité de fonder l'ordre moral sur des bases toutes rationnelles, de faire de la sagesse et non du plaisir le bien par excellence, la condition essentielle du bonheur. Et l'analogie ne se limite pas à ces traits généraux, à ces principes essentiels; elle se poursuit jusque dans le détail. C'est ce que j'ai le dessein de mettre en lumière.

Faut-il citer ici le *Premier Alcibiade*, où la couleur stoïcienne de certains passages est si apparente que Bœckh en attribuait la composition à un stoïcien [1]? Ce dialogue est d'une authenticité si incertaine qu'il doit rester ici hors de cause. — L'un des buts du *Protagoras* est de mettre en relief l'unité intrinsèque de la notion de vertu. « Qui a une vertu les possède toutes », voilà une des maximes favorites de Chrysippe [2]. — Le *Ménon* et le *Phédon* opposent deux genres de vertu, l'une plus populaire, et dont sans doute se fût contenté Socrate ; l'autre seule vraiment philosophique. Que veut dire autre chose la distinction du καθῆκον et du κατόρθωμα stoïciens ? — Si dans le *Gorgias* Socrate prêche à Calliclès non pas le renoncement à toute espèce de jouissance, mais, ce qui est plus raisonnable à coup sûr, la tempérance et la modération, ne tient-il pas le langage d'un vrai stoïcien quand il adresse à son ambitieux interlocuteur cette exhortation finale : « Laisse donc les gens te mépriser comme un fou, t'insulter, si bon leur semble, et même, par Jupiter, souffre patiemment qu'ils te frappent ignominieu-

1. De même parmi les nombreux arguments invoqués par M. Schaarschmidt contre l'origine platonicienne du *Politique*, je trouve la couleur stoïcienne du mythe développé dans ce dialogue.

2. Diogène Laërce, VII, 125. — Une thèse analogue se rencontre *République,* VI, 486 B.

sement sur la joue : car ce mal n'est rien si tu es vraiment honnête homme et si tu pratiques la vertu [1]. » — Imiter Dieu, c'est-à-dire la perfection suprême, autant qu'il est en nous, voilà ce que le Portique commande à l'homme à la suite du *Théétète* ; mais tandis qu'aux yeux de Platon l'idéal apparaît dans l'éblouissement d'un monde transcendant qui nous dépasse, pour le stoïcien il n'a pas d'autre portée, d'autre réalité que celle d'un concept rationnel : c'est dès cette terre que le sage a le droit de se proclamer l'égal de Jupiter : *cum Diis ex pari vivit*, écrira plus tard Sénèque.

Qu'est-ce que le *Phédon* dans quelques-unes de ses plus belles pages, sinon un manuel d'ascétisme presque mystique, que les principaux stoïciens reproduiront sans s'inspirer toujours de cette haute raison et de cette chaleur communicative ? — Qu'est-ce que le *Philèbe* considéré dans ses lignes maîtresses, sinon une première escarmouche entre le stoïcisme et l'épicurisme ? Platon n'y cherche-t-il pas simultanément et par les mêmes considérations (comme le firent plus tard les stoïciens) à déterminer tout à la fois le bien particulier de l'homme et le bien général de l'univers, de même que dans le *Phèdre* il avait étroitement associé la science de l'âme à celle de la nature tout entière ? et cet idéal de conduite qu'il nous propose, idéal d'où le plaisir n'est pas impitoyablement banni sans doute, mais où il est relégué dans un rang inférieur bien au-dessous de la sagesse, n'est-ce pas déjà le programme du Portique en morale, moins certaines exagérations fâcheuses [2] ?

Zénon passe pour avoir écrit contre la *République* de Platon ; si son propre traité intitulé Πολίτεια fût venu

1. 527 C.—Cf. Diog. L., VII, 128.

2. N'est-ce pas également une sorte d'avance au stoïcisme que la démarcation tracée entre les peines naturelles et celles que nous crée la réflexion (52 A) ?

jusqu'à nous, nul doute qu'il offrirait avec le dialogue platonicien du même nom un parallèle plein d'intérêt. D'un côté comme de l'autre on s'était placé en pleine abstraction ; aussi le fondateur de l'école nouvelle reprend à son compte sans hésiter la thèse de la communauté des femmes [1]. Et en vérité où est la différence entre le philosophe de la *République* et le sage du Portique ? L'un et l'autre n'ont-ils pas un droit naturel au commandement [2], ne sont-ils pas seuls libres, seuls rois [3] ? Zénon affirme que le sage « se suffit à lui-même [4] » ; avant lui Platon avait écrit : « S'il est un homme qui puisse se suffire et se passer des autres hommes pour être heureux, c'est le sage : ce ne sera donc pas un malheur pour lui de perdre un fils, un frère, des richesses ou quelque autre bien de cette nature » [5]. — Les stoïciens attachent un tel prix à la tranquillité de l'âme qu'ils blâment les passions même les plus généreuses, même la sympathie, même la pitié. N'est-ce pas une théorie fort voisine qui a dicté à Platon son réquisitoire presque entier contre l'admirable poésie de la Grèce [6], et notamment ses protestations contre l'épisode où Homère nous montre Priam se roulant dans la

1. Diogène Laërce, VII, 33 et 131.
2. Thèse du *Lysis*.
3. Diog. Laërce, VII, 122. — « J'ouvre Platon, et je vois avec surprise que tous les paradoxes des stoïciens se retrouvent dans ses écrits. Les uns y sont formellement énoncés : les autres ne s'y rencontrent qu'implicitement : ici, il suffit de substituer à une proposition particulière une maxime générale, là de tirer une conséquence nécessaire et immédiate des principes qu'il a solidement établis » (Garnier, mémoire cité précédemment). — Au premier siècle avant notre ère, un disciple de Philon de Larisse, Antiochus, revendiquera publiquement les paradoxes comme une portion de l'héritage platonicien et les expliquera à l'Académie.
4. Diog. Laërce, VII, 127 : ὁ σοφὸς αὐτὸς αὑτῷ αὐτάρκης.
5. *République*, III, 387 D.
6. *Ib.*, X, 603 et suiv.

poussière à la nouvelle du trépas infortuné d'Hector? Tout héros, même imaginaire, doit être une morale en action, un vivant emblème de vertu, et l'épopée comme la tragédie a le tort de nourrir et d'aviver en nous des mouvements déraisonnables qu'il faudrait laisser s'apaiser, faute d'aliment. Dans les accidents qui surviennent, c'est la raison seule qui doit être consultée [1]; au contraire, le poète jaloux de plaire à la multitude peindra avant tout des caractères passionnés et mobiles. Toute muse voluptueuse fait régner le plaisir et la douleur à la place de la loi, de cette raison dont tous les siècles ont proclamé l'excellence [2]. Et Platon conclut quelques pages plus loin [3] : « C'est un grand combat que celui qui doit décider si l'on sera vertueux ou méchant. Ni la gloire, ni les richesses, ni la dignité, ni enfin la poésie ne méritent que nous négligions pour elles la justice et les autres vertus. » Belle pensée, et bien digne du profond moraliste qui au IIe livre de la *République* nous avait montré le sage idéal, abreuvé de calomnies, déchiré par les tortures et cependant, fort du témoignage de sa conscience, trouvant son sort préférable à celui de ses persécuteurs triomphants [4]. Un stoïcien lui eût fait dire en outre : « Je suis parfaitement heureux ». Platon l'a évité : c'est que, selon le mot si juste de M. Croiset, il entend ménager le sens commun jusque dans ses plus grandes hardiesses.

1. 604 B.

2. 607 A : ἀντὶ νόμου τε καὶ τοῦ κοινῇ ἀεὶ δόξαντος εἶναι βελτίστου λόγου. Comparer les vers de Cléanthe :

..... ἐπεὶ οὔτε βροτοῖς γέρας ἄλλο τι μεῖζον,
οὔτε θεοῖς, ἢ κοινὸν ἀεὶ νόμον ἐν δίκῃ ὑμνεῖν.

3. 608 B.

4. C'est au sortir de la lecture de cette page si justement célèbre qu'on comprend le mieux ce mot de Sextus Empiricus (*Pyrr. Hyp.*, I 33) : « Platon est presque un stoïcien ».

Cet esprit de mesure se reflète d'une façon encore plus marquée dans les *Lois*, atténuation à la fois mélancolique et souriante d'un idéal reconnu impossible à atteindre, tandis que les stoïciens n'ont jamais renoncé à l'être chimérique qu'est leur sage parfait. Écoutez au second livre [1] l'auteur déclarer que les vrais biens ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, et que la parfaite félicité est inséparable de la parfaite justice. Tout le stoïcisme est là en germe; mais, répétons-le, en dehors de toutes les hyperboles qui lui sont familières et contenu dans d'équitables limites. Le dixième livre, l'un des plus remarquables que Platon ait écrits, en même temps qu'il contient tout l'essentiel de la doctrine stoïcienne sur la divinité et sur les dieux, célèbre, comme le fera si expressément le Portique, l'empire de la raison dans le monde et sa conséquence nécessaire, l'ordre universel auquel tout le reste est subordonné [2]. Et le *Timée*, précisant davantage cette pensée, invitera l'homme avide de mieux connaître les moyens de réaliser sa propre destinée, à s'initier aux harmonies du monde, où l'ordre divin n'est jamais mis en péril par l'intérêt ou par la passion. Elle est de Platon, mais elle pourrait être aussi bien de Chrysippe ou de Sénèque, la belle pensée que voici : « Si Dieu nous a permis de contempler dans le ciel les révolutions de l'intelligence, c'est afin que nous en tirions parti pour les révolutions de notre propre pensée lesquelles, malgré leur désordre, sont de même nature que les premières si bien ordonnées, et qu'ainsi instruits par ce spectacle et usant de la rectitude naturelle du raisonnement, nous apprenions, en imitant les mouvements parfaitement réguliers de la divinité, à corriger l'irrégularité des nôtres. [3] » Faut-il rappeler que ce même

1. 660 E.
2. 903 D.-Cf. *Rep*. 486 A.
3. 47 B-C. — Cf. *Philèbe*, 29 B. et Plutarque, *De stoïc. repugn.*

Timée et les traités stoïciens nous représentent à l'envi Dieu comme l'artiste suprême [1] et l'univers comme un animal parfait, lequel doit avoir en propre la vie, l'âme et l'intelligence que l'on admire dans ses parties? Comme Platon [2] Chrysippe distingue avec soin dans l'immense économie de la création les causes parfaites et primitives, et les causes auxiliaires et postérieures; comme Platon encore, Cléanthe se refuse absolument à mettre au compte de la divinité l'existence du mal [3]. Et si dans le *Timée* l'univers est gratifié par son auteur d'une jeunesse immortelle, les perpétuelles révolutions cosmiques rêvées par l'école de Zénon se rencontrent déjà, chose curieuse, dans le mythe du *Politique*.

Ainsi Platon avait sans doute fourni à l'école nouvelle plus de matériaux que ne voulaient le donner à entendre ses premiers représentants [4]; mais certains rapprochements étaient si naturels que dans l'évolution ultérieure du stoïcisme la renommée et l'influence de Platon iront grandissant de siècle en siècle, à ce point qu'au jugement

1. Les stoïciens appelaient Dieu δημιουργὸς τῆς διακοσμήσεως τῶν ὅλων (Diog. Laërce, VII, 137 et 147). Cette dernière expression est elle-même déjà dans Platon ; ὁ νοῦς τὸ πᾶν διακεκοσμηκώς (*Lois*, XII, 966 E.) Mais, différence capitale, Platon ne confond nulle part comme le feront les stoïciens, la *natura naturans* et la *natura naturata*.

2. *Timée*, 46 C et E.

3. *Timée*, 42 D.-Cf. *Hymne à Jupiter*, v. 15 :

> Οὐδέ τι γίγνεται ἔργου ἐπὶ χθονὶ σοῦ δίχα, δαῖμον...
> πλὴν ὁπόσα ῥέζουσι κακοὶ σφετέρῃσιν ἀνοίαις.

4. Cf. Pierron, dans l'introduction à sa traduction de Marc Aurèle: « Zénon a trouvé dans le champ immense des œuvres de Platon quelques blocs déjà ébauchés et qui s'adaptaient à son plan : il y a mis la dernière main, il les a fait entrer dans l'économie de son édifice, mais non pas seuls, tant s'en faut, ni peut-être au lieu qu'eût préféré ce grand génie. »

de M. Schmekel [1], Panétius et Posidonius auraient plus de titres à se porter les légitimes héritiers de Platon qu'Arcésilas et Carnéade, leurs irréconciliables adversaires. Panétius [2] parlait sans cesse de Platon, en qui il révérait « le plus sage et le plus saint des philosophes » ; quant à Posidonius, un des traits caractéristiques de son enseignement, c'est son retour à peu près complet à la psychologie platonicienne, laquelle distinguait nettement dans l'âme l'élément rationnel de l'élément passionnel, tandis que vers le même temps, par une réciprocité de courtoisie, Antiochus, selon un mot ingénieux des anciens, introduit le Portique tout entier au sein de l'Académie [3]. Sénèque, comme on le sait, a fait une étude approfondie des grands dialogues platoniciens, que Marc Aurèle cite fréquemment et avec une sorte de vénération.

Si nous connaissions mieux ce qu'enseignèrent à l'Académie Xénocrate et Polémon, ces contemporains de Zénon qui fut leur élève, il y aurait sans doute un chapitre intéressant à ajouter à ce mémoire [4]. Deux ou trois appréciations isolées et d'une autorité discutable, voilà tout ce qui appartient à notre sujet au milieu des textes plus nombreux que décisifs qui concernent ces deux philosophes. Ainsi, l'on apprend que Xénocrate, célèbre par l'austérité de ses principes et de sa vie, avait repris, en les accentuant encore, les thèses les plus saisissantes de la *République* sur

1. *Die Philosophie der mittleren Stoa*, p. 381.

2. « Semper in ore habuit Platonem, ut et ipsius scripta declarant » (*De Fin.*, IV, 28). — « Credamus Panætio a Platone suo dissentienti » (*Tusculanes*, I, 32), dit Cicéron, faisant allusion au blâme que Panétius jetait sur l'argumentation du *Phédon*.

3. 'Επεδείκνυε ὅτι παρὰ Πλάτωνι κεῖται τὰ τῶν στοϊκῶν δόγματα (Sextus, *Pyrr. Hyp.*, I, 235).

4. Cf. Plutarque, *adv. Stoicos*, 23, 1069 E : τίνας δὲ Ξενοκράτης καὶ Πολέμων λαμβάνουσιν ἀρχάς ; οὐχὶ καὶ Ζήνων τούτοις ἠκολούθησεν ὑποτιθεμένοις στοιχεῖα τῆς εὐδαιμονίας τὴν φύσιν καὶ τὸ κατὰ φύσιν ;

l'absolue supériorité de la vertu [1]; puis qu'avant les stoïciens il avait distingué entre les biens et les maux une troisième classe de choses indifférentes (ἀδιάφορα) ou « amorales », comme nous dirions aujourd'hui [2]; enfin, qu'allant au delà de Platon dans le sens d'un rapprochement avec la religion populaire, il avait inauguré ces subtiles interprétations mythologiques où devait exceller la théologie stoïcienne [3].

Autant dans cette étude Platon m'a retenu, autant je puis être bref en ce qui touche Aristote, et cela pour deux raisons. La première, c'est qu'entre le Lycée et le Portique je n'aperçois (jusqu'à l'époque de Chrysippe) que des rapports très éloignés, comme entre rivaux qui s'ignorent ou du moins n'ont guère cherché à se connaître [4]; la seconde, c'est que les divergences entre les théories stoïciennes et les données fondamentales du péripatétisme ont été magistralement relevées par M. Ravaisson dans un mémoire sur lequel il n'y pas à revenir.

On a dit que le naturalisme panthéiste de l'école nouvelle était en germe dans maint passage d'Aristote, où la nature est rapprochée de Dieu au point de s'identifier avec lui : de même, à défaut du *Timée*, peut-être serait-on tenté de chercher dans la *Métaphysique* l'origine d'une

1. « Xenocratem quid prohibet illum gravissimum philosophum exaggerantem tantopere virtutem (probablement dans son traité περὶ ἀρετῆς mentionné par Diogène Laërce, IV, 2), extenuantem cetera et abjicientem, in virtute non beatam modo vitam, sed etiam beatissimam ponere? » (*Tusculanes*, V, 18).

2. Sextus, *adv. math.* XI, 3.

3. Stobée (*Ecl. phys.*, I, p. 36) : ταῦτα δὲ χορήγησας τοῖς Στωικοῖς τὰ πρότερα παρὰ τοῦ Πλάτωνος μεταπέφρακε.

4. Consulter sur ce sujet Siebeck, *Untersuchungen zur Philosophie der Griechen* (Fribourg, 1888, p. 181). Les critiques sont à peu près unanimes à reconnaître que les théories d'Aristote ont laissé les stoïciens très indifférents. (Voir une note de M. Dyroff, p. 322.)

conception familière au Portique, celle du monde assimilé à un « vivant éternel » (ζῶον ἀΐδιον), redevable de son organisation à une âme universelle qui forme, dispose et anime toutes choses selon un dessein déterminé ; en outre, n'est-il pas certain que la corrélation célèbre entre le « microcosme » et le « macrocosme » se trouve déjà dans un texte de la *Physique* [1] ? Sans doute, mais elle est déjà chez Platon et même chez Héraclite. Au surplus, quelle que soit la valeur de ces rapprochements et malgré la ressemblance de certaines formules [2], l'esprit des deux systèmes n'en est pas moins tout différent [3]. Dans la doctrine stoïcienne, on chercherait vainement la partie la plus élevée, la plus remarquable de la cosmologie d'Aristote celle par où elle confine à la métaphysique, ou plutôt se confond avec elle. Comme Platon son maître, Aristote dans son explication des choses s'était arrêté à un dualisme irréductible ; les stoïciens ne conçoivent et n'admettent qu'une cause unique [4]. Suivant Aristote, Dieu, acte pur dans son être

1. *Physique*, VIII, 2, 252^{b}24. — A ce propos je poserai volontiers une question. Est-ce intentionnellement, est-ce par inadvertance que dans deux pages successives de sa *Philosophie des Grecs* (III, 348 et 349, éd. de 1880), É. Zeller nous montre chez les stoïciens d'une part le macrocosme copié sur le modèle du microcosme, de l'autre le règne de la vertu s'appuyant sur la connaissance scientifique des lois de la création ?

2. Encore si l'on en croit Bywater (*Journal of Philology*, VII), cette ressemblance résulte-t-elle d'une confusion due à des écrivains postérieurs trop peu curieux des divergences d'écoles.

3. Cette phrase de Zeller (p. 361) : « In formeller Beziehung hatte der Stoicismus der peripatetischen Philosophie weit am meisten zu verdanken » a été ainsi commentée par Natorp : « Dem Aristoteles verdankt die Stoa vielleicht mehr die Formgebung als ihren wesentlichen Inhalt, ihre centrale Grundvorstellung. Natürlich vermocht aber sie nicht den A. sich zu assimiliren ohne ihn sogleich wesentlich zu verflachen, gleichsam in's Materialistische zu übersetzen ».

4. A leurs yeux « le monde et Dieu apparaissent tantôt comme les

transcendant, exerce sur les éléments inférieurs du monde une attraction permanente, garantie indéfectible de l'ordre cosmique [1] ; les stoïciens parlent volontiers de certaines périodes d'anarchie et de chaos dans le gouvernement de l'univers.

Passe-t-on à la morale? Il faut reconnaître que parmi les philosophes antérieurs nul n'avait aussi fortement insisté qu'Aristote sur les deux notions de liberté et de responsabilité, qui tiennent une si grande place dans les discussions du Portique : néanmoins dans la pratique, quelle distance entre la sagesse mesurée et toujours si profondément humaine du péripatétisme et les exagérations habituelles au stoïcisme? S'il fût né un demi-siècle plus tard, Aristote, tourné d'ailleurs de préférence vers la vie spéculative qu'il exalte, eût également protesté, n'en doutons pas, et contre les épicuriens faisant du plaisir une fin en soi, bien mieux, le but unique de la vie, et contre Zénon refusant de voir dans ce même plaisir un élément, fût-il accessoire, de la véritable félicité [2]. Le fondateur du Lycée est, en effet, par excellence, l'homme du juste milieu, non des solutions extrêmes : de l'action réglée, non de l'effort continu : du prudent usage des passions, non de leur proscription totale. Telle phrase de l'*Éthique à Nicomaque* [3]

phases alternatives que traverse pour se conserver un seul et même principe, tantôt comme les faces opposées et complémentaires d'une seule et même réalité, jamais comme deux réalités distinctes » (Ogereau, p. 72).

1. « Dans la doctrine des stoïciens, il semble que le monde ne doive l'être qu'à l'imperfection de Dieu » (Ogereau, p. 70). Si l'assertion est vraie, peut-il se concevoir contraste plus accusé avec Aristote comme avec Platon?

2. Notons en revanche, si l'on veut, une analogie assez curieuse. Dans sa *Politique* Aristote imagine un homme doué d'une vertu tellement supérieure qu'il ne peut être soumis à personne, car lui commander, ce serait commander à Jupiter. N'est-ce pas une anticipation du sage stoïcien?

3. Une seule citation suffira : Οἱ τὸν τροχιζόμενον καὶ τὸν δυστυχίαις

ou de la *Politique* est une condamnation formelle du stoïcisme implicite de Platon, à plus forte raison du stoïcisme explicite de Zénon. Mais cette critique même, sur laquelle Aristote revient en tant de passages, montre à quel point les théories qu'il combat avaient trouvé d'écho chez les Grecs de son temps [1].

Je crois avoir établi la thèse que je m'étais proposé de démontrer, à savoir qu'en dépit des premières apparences le stoïcisme, soit comme système philosophique, soit comme règle de vie, est d'origine véritablement hellénique et que, pour l'expliquer, il n'est nullement nécessaire de tourner ses regards vers l'Orient. Les hypothèses spéculatives dont il s'inspire, de même que les vertus pratiques qu'il impose, étaient depuis longtemps enseignées par des Grecs sur le sol de la Grèce.

D'où vient alors ce caractère particulier de nouveauté, et, si l'on veut, d'étrangeté qui frappe généralement chez les stoïciens ? C'est qu'ils ont associé des fragments de doctrines jusque-là épars [2], c'est qu'ils ont rapproché, et sur quelques points systématisé, mis en relief et poussé à l'extrême maintes théories, maintes maximes qui, ailleurs noyées en quelque sorte dans un tout autre ensemble, interprétées dans un esprit fort différent, ou corrigées et ramenées au point par des assertions voisines, attiraient plus faiblement l'attention. On peut appliquer à tous leurs

μεγάλαις περιπίπτοντα εὐδαίμονα φάσκοντες εἶναι, ἐὰν ᾖ ἀγαθός, ἢ ἑκόντες ἢ ἄκοντες οὐδὲν λέγουσιν (*Eth. Nic.*, VII, 14).

1. L'éclectisme dominant dans les derniers siècles de l'ère païenne avait fini par atténuer singulièrement les oppositions de doctrines : on comprend dès lors comment Cicéron a pu ramener à une simple question de mots le désaccord entre péripatéticiens et stoïciens sur le terrain de la morale (*De finibus*, III, 12 et V, 32).

2. Cf. de Wulf, *Histoire de la philosophie médiévale*, p. 90 : « Les éléments du stoïcisme appartiennent au passé : sa formule synthétique est originale. »

devanciers ce que Havet a dit si justement du plus marquant d'entre eux, de Platon : « Les philosophes de la Stoa reprirent sur un ton et avec un accent que Platon n'y mettait pas les thèses austères que Platon avait éloquemment prêchées. Ils ont formulé dogmatiquement des idées jetées en avant par Platon, presque au hasard. » Voilà l'explication de la place qu'ils ont prise et gardée dans l'histoire : voilà le secret de leur indéniable originalité.

VII

Cette étude risquerait de paraître incomplète si, avant de la terminer, on oubliait de rappeler la part à assigner aux événements dans la fondation et le développement ultérieur du stoïcisme. Mais après que tant d'érudits du premier mérite se sont acquittés de cette tâche, il suffira de résumer ici brièvement leurs brillants ou ingénieux aperçus.

Depuis l'ébranlement intellectuel contemporain de la fatale guerre du Péloponèse, les institutions qui réglaient la vie publique et privée avaient été atteintes dans leur prestige et leur autorité. Les sophistes d'un côté, Euripide, Socrate et Platon de l'autre, avaient fortement ébranlé les antiques croyances ; le rationalisme d'Evhémère allait leur porter un coup encore plus redoutable, et le malheur du paganisme voulait que ses adversaires eussent trop aisément raison contre lui. L'inquiétude et la confusion étaient dans les âmes, si bien que la philosophie, « présentée jadis comme un luxe et un embellissement de l'esprit, apparaissait désormais comme un abri nécessaire [1] ». Mais pour le grand nombre « le platonisme était trop idéal, le péripatétisme trop scientifique », tandis que pour les délicats et même pour quiconque se piquait d'éducation « le cynisme était trop brutal [2] ». Une place restait à prendre pour une

1. M. Ogereau.
2. M. Chiapelli.

doctrine tout ensemble d'une intelligence plus accessible et de dehors plus relevés.

Mais il y a plus. Dans une contrée où la dignité humaine se mesurait aux droits et aux mérites du citoyen, la conquête étrangère devait presque fatalement entraîner les conséquences les plus funestes. Tant qu'à Athènes comme à Sparte l'antique cité resta debout, la grande image de la patrie apparaissait pour justifier et au besoin pour commander le don de soi-même, le dévouement à l'intérêt commun. Tombés sous la domination de la Macédoine, mêlés chaque jour plus étroitement aux barbares qu'ils avaient si longtemps méprisés, les Grecs avaient vu du même coup dans l'ordre politique leur idéal s'évanouir et leur horizon se restreindre. La vie publique n'existant plus, avec la liberté s'était brisé le premier ressort de l'activité sociale [1]. On était devenu impuissant pour l'action; s'il se rencontrait encore quelques âmes vaillantes, comme elles n'avaient d'autre refuge que l'énergie de la résistance, elles s'enfermaient dans leur conscience ainsi que dans un asile inexpugnable. L'*abstine et sustine* du stoïcisme répondait admirablement à leur état moral [2].

Arts et poésie, gloire militaire et richesse commerciale, tout était en déclin ; l'éclat du passé ne servait qu'à rendre le présent plus sombre. C'était une consolation telle quelle de mettre cette déchéance inattendue au compte des ordres inéluctables du destin. Jusque-là la fatalité avait été une

1. On peut appliquer sans réserve aux Grecs de la fin du IVe siècle ce qu'écrit Pline le Jeune (*Lettres*, VII, 14) des Romains ses contemporains : « Ingenia nostra in posterum quoque hebetata, fracta, contusa sunt ».

2. « Tandis que la foule marche au hasard, le stoïcien, pourvu de cette décision de caractère, de cet équilibre intérieur, de ce concert de volontés et de cette sérénité d'âme qui se sont retirés de la nation, a un but et y marche avec résolution. » (M. Boutroux, *La Grèce vaincue et les premiers stoïciens.*)

croyance mythologique ou le dogme personnel d'un penseur isolé ; les premiers, les stoïciens en firent un de leurs articles de foi. Si l'on se persuade que les révolutions du monde sont le résultat d'un enchaînement rigoureux, inéluctable de causes et d'effets, il ne reste à l'homme qu'à assister sans trouble, sans émotion, aux événements qui se déroulent sur une scène où il a l'illusion d'être acteur. On bravera la fortune, puisqu'on n'a pas réussi à se l'attacher. Et ainsi, par une contradiction logique dont il y a maint exemple dans l'histoire, le fatalisme aboutissait non à comprimer, mais à surexciter le sentiment individuel.

Sans doute, au même moment, dans les jardins d'Épicure d'autres, aussi nombreux, aussi convaincus, avaient tiré des mêmes prémisses de tout autres conséquences. Qu'en voyant, au temps d'Alexandre et surtout après sa mort, la fortune bouleverser les empires, donner et ôter à l'aventure sceptres et couronnes, ils aient remis au hasard la direction des choses humaines, que le découragement et l'indifférence les aient amenés à réduire la morale les uns à un minimum de peine et d'effort, les autres à un maximum quelconque de jouissances, nul n'en sera surpris ; aux heures de crise morale de l'humanité, la philosophie du relâchement et l'abandonnement de soi est, hélas ! aussi naturelle que celle de la fermeté et de la lutte. Épicuriens et stoïciens se préoccupaient également d'assurer l'indépendance du sage ; seulement ils y tendaient par des chemins bien différents.

Durant des siècles pauvres en grands caractères, alors que la flatterie, la servilité était l'unique voie du succès et de la fortune [1], ce sera l'éternel honneur du Portique d'avoir élevé au-dessus de cette atmosphère, où l'homme

1. Cf. Pline l'ancien (*Hist. nat.*, XIV, I) : « Tum omnes a maximo bono liberales dictæ artes in contrarium cecidere, ac servitute sola profici cœptum. »

vertueux avait peine à respirer, un idéal de courage, de justice et de tempérance. En revanche, les stoïciens même les plus écoutés ont-ils songé jamais à gagner la foule à leurs principes sévères? En tout cas ils n'y ont pas réussi. Dédaigner le mal ou le braver est un mauvais moyen de le guérir. Ils ont eu pleine conscience de la dissolution générale, et comme certains écrivains de notre temps, ils l'ont dénoncée avec force, parfois avec éloquence ; au fond ils ont protesté contre elle plutôt qu'ils n'ont efficacement réagi. Et voici peut-être la première raison de cette impuissance : les mêmes doctrines qui les avaient rendus capables de souffrir avec courage les avaient rendus incapables de compatissance et de dévouement passionné pour autrui [1].

1. « Kein Zweifel kann darüber sein, dass die christliche Ethik vom Geiste der Liebe durchweht wird, von welchem in den Hallen der Stoa kein Hauch zu verspüren ist. » (Dyroff, p. 334.)



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.



